

caise, et faire croire au peuple qu'il était un héros. Bains de feu repoussés dans Metz.

Il aurait pu s'échapper s'il eût marché bravement avec toute sa force qui se composait de 150,000 soldats, les plus braves et les plus aguerris de la France. Durant les derniers jours de l'investissement de Metz, les sorties étaient impossibles.

MGR. BAILLARGEON.

Nous avons reçu une jolie brochure de 100 pages, pleine d'intérêt et imprimée par M. Coté de Québec.

L'ouvrage contient une excellente photographie de feu Mgr. l'Archevêque C. F. Baillargeon; une notice biographique du vénérable prélat, par M. l'abbé B. Paquet; l'oraison funèbre prononcée à la Cathédrale par M. L. Paquet; les éloquentes discours prononcés par MM. les curés Auclair, A. Racine, Charest et M. Gauvran dans leurs églises respectives; et les comptes-rendus faits par plusieurs journaux des funérailles. Il y a dans cette brochure de belles pensées, de nobles sentiments. L'oraison funèbre de M. l'abbé Paquet mérite les éloges qu'on en a faits et l'admiration qu'elle a créée parmi ceux qui l'ont entendue. On nous a dit que certains hommes distingués appartenant à la religion protestante avaient été vivement impressionnés par les accents pathétiques et la parole convaincante et mesurée du prédicateur. Les souvenirs touchants évoqués par M. Racine dans l'église St. Jean, objet des faveurs du vénérable défunt, ont produit, nous dit-on, une profonde émotion dans l'âme de tous ceux qui étaient présents. La brochure qui renferme tant de belles choses mérite d'être conservée.

Un correspondant fait une description intéressante de Paris depuis que cette ville fameuse est assiégée. Après l'avoir représentée couronnée de fleurs au milieu de l'enivrement de tous les plaisirs, de toutes les voluptés, il en fait maintenant le tableau qui suit :

« La plupart des magasins, sauf ceux où se vendent les objets indispensables, sont fermés. Un grand nombre de libraires n'ouvrent plus. Presque tous les employés et commis sont sur le pavé, ou plutôt sur les remparts. Les vivres ont subi une augmentation notable, mais qui n'a rien d'exorbitant. Somme toute, grâce surtout à la taxe, il n'en coûte pas jusqu'à présent beaucoup plus cher pour manger à Paris qu'au moment de l'Exposition universelle, et, à ce point de vue, on ne se démentirait pas encore qu'on est dans une place investie. Les provisions de tout genre ont été amassées de si loin et avec tant d'abondance qu'on ne prévoit pas l'heure d'une gêne sérieuse d'ici à plus de trois ou quatre mois.

« Plusieurs propriétaires ont fait blinder leurs toits et leurs fenêtres sur le modèle des dispositions prises pour le Louvre et la Bibliothèque impériale. Des pompes, des tonneaux, des baquets sont disposés partout. Le drapeau blanc à croix rouge pend à une foule de maisons. La tirelire pour les blessés orne tous les comptoirs. Il vient de se former une société d'assurances contre le bombardement; quoique ses prix soient assez élevés, je crois qu'elle fera bien ses affaires, et elle peut être en effet très-utile.

« C'est surtout le soir que l'aspect de Paris est singulièrement changé et qu'on ne le reconnaît plus. Le mouvement des voitures est presque complètement suspendu; les chevaux ont été mis en réquisition, et les cochers portent le fusil.

« Les boulevards, nettoyés radicalement de coquines et de petits crevés, déblayés des toilettes extravagantes et des physiologies exotiques qu'on y voyait tout le jour, offrent un aspect si différent de leur aspect d'autrefois, bien que le cadre soit resté le même, qu'on hésite parfois à le reconnaître. Les boutiques qui y sont restées le plus généralement ouvertes sont, les débits de tabac et les cafés où les gardes nationaux viennent s'asseoir par bandes en passant, leurs fusils entre les jambes. On dit que les havanes vont manquer, et notre ministre des travaux a installé une fabrique de cartouches dans la manufacture de tabac. S'il le faut, nous ferons encore le sacrifice de nos cigares à la patrie.

« Avant dix heures du soir, tout est éteint; fenêtres et portes sont closes, comme au temps du couvre-feu. On n'entend plus que le pas des patrouilles qui défilent, et au loin dans le silence de la nuit, quelques sons de trompette et quelques roulements de tambours.

« Quant aux hôtels, je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils ne sont plus guères remplis que de mobiles. Il y a cependant au moins une exception. L'Anglais légendaire qui serait capable de descendre dans le cratère du Vésuve pendant une éruption pour la voir de plus près, n'aura pas manqué au siège de Paris. Nous avons actuellement dans nos murs un couple, — il doit y en avoir plus d'un, mais je n'en connais qu'un, — un couple de touristes de cette nation, venu tout exprès pour la circonstance, et qui loge, je crois, au Grand-Hôtel. Sans cesse on les aperçoit, le mari armé d'une longue-vue qu'il porte en bandoulière, flegmatiques, impassibles, grimpaient sur les édifices, parcourant la ville en voiture découverte, descendant la Seine en bateau, rôdant autour des fortifications, tâchant de voir et fort mécontents de ne pas voir davantage. Les premiers jours, on a eu beau jeu à prendre notre Anglais pour un espion prussien, et on ne s'en est pas fait faute; mais il avait prévu le cas, et il a toujours les poches pleines de papiers nécessaires pour constater son identité. On le connaît maintenant, et les factionnaires se bornent à le repousser en riant, jusqu'à ce que les choses deviennent tout à fait sérieuses et qu'on lui enjoigne impérativement de se tenir tranquille.

« Du reste, vous ne sauriez croire comme la curiosité proverbiale des parisiens persiste dans la situation présente. Tous les monuments d'où l'on peut dominer la campagne et sur lesquels il est permis de monter sont sans cesse couverts de monde. Une des plus fatigantes besognes des factionnaires aux remparts est de croiser la baïonnette devant ceux qui veulent voir, et il y a des enrégés qui ont essayé de se joindre en amateurs aux dernières sorties.

« Sauf l'exaltation patriotique du moment, Paris est très-calme. Il a dans le président du gouvernement de la défense nationale une confiance illimitée. J'ai vu hier Trochu passer au galop dans la rue de Rivoli; partout il a été acclamé avec un enthousiasme presque frénétique.

« Je vous écris de la caserne d'un bastion où je suis de garde. J'entends une fusillade et j'aperçois dans la campagne une lueur comme celle d'un incendie. Je n'ai pas le temps d'aller voir ce que c'est. Le ballon attend. Au revoir, s'il plaît à Dieu! »

GAMBETTA EN BALLON.

C'est bien la première fois qu'on voit un ministre de France voyager en ballon pour remplir les devoirs de sa charge. On sait que Gambetta voulant rejoindre le gouvernement à Tours et ne pouvant percer les lignes ennemies qui entourent Paris, s'est décidé à faire le trajet en ballon. C'est le fameux Nadar qui conduisait le ballon. Un journal d'Amiens raconte ce voyage romanesque et terrible. Un vent défavorable poussa le ballon et le fit descendre vers l'armée prussienne.

Nadar estime à plus de cent mille le nombre des coups de fusil qui furent dirigés contre eux.

Par un hasard qui tient du prodige, pas une balle n'atteignit les voyageurs, bien que la nacelle en fut criblée et que le tissu eut beaucoup à souffrir.

On était assez près de terre pour voir très-distinctement les travaux ennemis, les différents uniformes des soldats, et les officiers qui les commandaient d'activer leur tir. Toute la section de l'armée allemande au-dessus de laquelle passait le ballon était sur pied et en armes, tirillant à l'envi. Le péril était imminent.

L'aéronaute fit des efforts prodigieux pour éviter une descente au milieu du campement ennemi. Il jeta son lest, ses banquettes, ses instruments, grimpa comme un écureuil sur les flancs de son ballon pour boucher les trous: il réussit à se maintenir entre 500 et 400 mètres; mais toutes ses tentatives pour monter en dehors de la portée des projectiles demeurèrent vaines. Le gaz fuyait par des blessures qui échappaient à ses recherches. Pendant ce temps là, les Prussiens tiraient toujours, et les balles passaient en sifflant, effleurant sa tête et celle de Gambetta, qui, se jugeant perdu, écrivait à la hâte ses derniers ordres sur son carnet.

Enfin, après une heure de cette lutte étrange, les voyageurs dépassèrent la zone d'occupation: ils naviguaient maintenant au-dessus d'une campagne presque déserte. Il était temps, le ballon descendait. Ils aperçurent un détachement nombreux qui sortait d'un bouquet d'arbres, et qu'ils prirent d'abord pour des mobiles. Leur espoir fut de courte durée: une décharge d'ensemble leur arriva brusquement qui trouva l'aéronaute près de son orifice et blessa Gambetta à la main. L'effet de cette fusillade fut de faire tomber le ballon à cent mètres de terre. Déjà des hurrahs tudesques retentissaient, et les Prussiens se préparaient à saisir leur proie, lorsqu'une brise soudaine reprit le ballon et le releva de quelques centaines de pieds, le poussant vers le nord.

Une demi-heure après, le pays paraissant absolument dégarni d'ennemis, les voyageurs se préparèrent à opérer leur atterrissage auprès d'une ferme isolée. Au moment même où ils commençaient l'opération, la porte de la ferme s'ouvrit, et livra passage à une bande de soldats bavarois qui ouvrirent un feu nourri contre l'infortuné ballon; celui-ci reprit son vol, mais à quelques kilomètres de là, faisant air par cent blessures, le vaisseau aérien se mit à baisser pour ne plus se relever. La nacelle s'accrocha aux branches supérieures d'un vieux chêne et le choc culbuta les passagers, qui se trouvèrent suspendus dans la plus critique des situations.

En ce moment des bandes de paysans, armés de fourches et de faux, accoururent au pied de l'arbre, menaçant de faire un mauvais parti aux aéronautes, qu'ils prenaient pour des Prussiens. Gambetta saisit alors l'étendard aux couleurs nationales, et l'agita aux cris de « Vive la République! » D'ennemis les paysans se changèrent subitement en amis, en amis dévoués, et s'empressèrent d'aider les naufragés à se tirer d'affaire. Quand ils apprirent de l'aéronaute le nom de celui qu'il leur amenait, leur enthousiasme éclata violemment; Gambetta fut l'objet d'ovations et de prévenances qui l'émurent profondément. Il sut par ses nouveaux amis qu'il se trouvait à Tricault (Oise.) On l'amena chez le maire. En même temps un homme tout essouffé accourut annoncer l'arrivée des ennemis qui poursuivaient l'aéronaute.

De Tricault, Gambetta fut conduit, dans le chariot d'un paysan, à St. Didier, où il fut reçu par le sous-préfet, ancien officier, qui le transporta à Amiens, où il arriva au milieu de la nuit.

Deux ballons étaient partis de Paris ensemble; dans le second se trouvaient trois américains, le sous-préfet de Redan et un aéronaute. Pendant quelque temps les ballons avaient fait route presque côte à côte, et les voyageurs échangeaient des paroles d'une nacelle à l'autre. Plus tard le vent les sépara.

LE CRIME A NEW-YORK.

On a émis différentes théories pour expliquer l'augmentation sans précédent des crimes à New-York, durant les trois derniers mois. Les adeptes de la science attribuent à la chaleur l'origine du mal.

Les républicains l'attribuent à la démocratie; les chrétiens zélés à l'apathie du clergé; les grondeurs chroniques, à l'incapacité ou à la complicité de la police; les journaux de la ville aux ménagements des autorités dans les faubourgs, enfin on s'en prend à tout sans cependant dire un mot de la source du mal.

Personne ne s'arrête un moment à penser que le mal soit dû en grande partie au mauvais système de permettre aux citoyens de porter partout des armes sur eux, quels que soient leur caractère ou leur position sociale. La conséquence d'une pareille permission est manifeste.

Des querelles dont, en ce pays, quelques yeux noirs et quelques têtes chaudes feraient tous les frais, sont souvent suivies à New-York, d'une enquête du coroner sur une ou plusieurs des personnes qui ont pris part à la bagarre.

Il est bien triste de dire que des hommes adonnés aux boissons énivrantes ou dont le caractère est méchant, portent sur eux des armes à feu. De tels hommes se trouvent offensés d'un rien, et sont toujours prêts à vider la querelle par les armes. Il n'y a pas de doute que les infractions à la loi qui se commettent dans les grandes villes américaines, à New-York, surtout, sont dues, en grande partie, aux punitions légères qui frappent les offenses contre les personnes.

La peine de mort est rarement appliquée. L'emprisonnement pour la vie est presque aussi rare, et, lorsqu'il arrive qu'une telle sentence atteigne un criminel, elle est ordinairement commuée après une couple d'années d'emprisonnement. Les démarches faites par quelques personnes haut placées en faveur des criminels—qui avaient pu rendre service à certains partis politiques ou dont la connaissance de certains secrets de partis était trop exacte pour assurer leur pardon, a, sans aucun doute, beaucoup contribué au présent état de choses.

Quelle que soit cependant la cause du mal, la presse de la métropole demande un changement à grand cri. Voici ce que

dit la "Tribune" de New-York. « Il n'est pas gai d'avoir à ajouter aux horreurs de quelques semaines qui viennent de s'écouler que les autorités de la police prophétisent que l'hiver prochain les criminels causeront encore beaucoup de trouble, parce que l'on s'attend à ce qu'ils vont être plus hardis et plus actifs que par le passé. Nous avons supposé que le crime avait atteint ses dernières limites dans cette ville, mais il paraît que nous n'avons eu qu'un avant-goût des attentats à la vie et à la propriété qui sont pour se commettre lorsque les voleurs, excités par la faim et le froid, assailliront toutes les personnes qu'ils trouveront dans des circonstances favorables à leurs desseins. Ce violent état de choses étant imminent, nous aimerions à connaître les mesures adoptées par les autorités pour empêcher ce carnaval du crime. »

Le Times cite sept cas d'assauts meurtriers avec des couteaux et des haches, commis à New-York et Brooklyn tout récemment, et demande instamment que cette espèce de crime soit sévèrement punie. Voici ce qu'il dit :

« Lorsque des femmes comme Madame Mary Brown fendent la tête de leurs maris avec des haches et que des hommes comme John Regan coupent d'une oreille à l'autre avec des razoirs la gorge de leurs épouses, et lorsque la nuit des bandes de jeunes scélérats assaillent avec des couteaux des passants inoffensifs, comme si ce n'était pour eux que simple curiosité de voir qu'elle sera la défense de ces personnes attaquées, il semble qu'on ne puisse adopter trop tôt des mesures extraordinaires pour la sûreté publique.

« Il y a longtemps, à Palléctas, en Californie, des misérables ivres de vin et de jeu avaient coutume de laisser les salons de jeux à minuit, et de faire feu de leurs revolvers dans la principale rue de la ville afin de voir ce qu'ils pourraient atteindre; coutumes que les jeunes assassins de la métropole semblent disposés à imiter. Il est plus aisé dans ces cas-là de réclamer que d'indiquer le remède, mais nous espérons fermement que le Recorder Hackett ou le juge Bedford appliqueront à ces criminels, chaque fois qu'ils en trouveront l'occasion, les peines les plus sévères que la loi peut leur permettre d'infliger. »

Le Herald, dans un court article fait les réflexions suivantes : « Rien ne peut empêcher nos concitoyens d'origine irlandaise de se quereller et de se battre surtout le samedi soir, où ils peuvent avoir du whiskey: quelques têtes contusionnées et quelques yeux noirs feraient le frais de ces querelles s'ils pouvaient s'en tenir au coup de poing national. Mais ceci est impossible dans notre ville. Le revolver est de beaucoup préféré au coup de poing et le revolver est infiniment plus dangereux. »

Le Bulletin loue la police pour son habileté et sa promptitude à arrêter les criminels; mais il accuse plusieurs hommes de police des faubourgs d'être les complices des coupables.

Le Daily News cite un grand nombre de meurtres et de tentatives de meurtre. Neuf fois sur dix ces derniers crimes sont commis par les Féliens. Dans aucune partie des États-Unis les Féliens ont été aussi encouragés que par les New-Yorkais. Ceux-ci ont semé le vent, ils récoltent maintenant la tempête.

PRIX EXTRAORDINAIRES.—Le correspondant de la Tribune de Chicago, à Washington, raconte ce qui suit : « Il y a quelques jours, un juge de la Cour Suprême, m'a cité quelques-uns des prix énormes que quelques avocats, à sa connaissance, ont pris à leurs clients pour services professionnels. Voici quelques-uns de ces exemples: David Dudley Field a reçu \$300,000 de la Compagnie du chemin de fer de l'Érie. La Compagnie qui exploite la mine d'argent de Gould-Curry a donné \$25,000 en argent et une grande quantité de mineral à William M. Stewart: en tout \$200,000. Jeremiah S. Black a reçu \$60,000 des exploitateurs de la mine de New-Idria. Non content de cela, il les a, il y a quelque temps, poursuivis pour une balance de \$75,000, et il a obtenu jugement pour ce montant. La défense d'Andrew Johnson a rapporté \$25,000 à William M. Evarts, et son revenu annuel est de \$125,000. Dernièrement il a demandé \$5,000 pour un discours qui n'a duré que quatre-vingt minutes. Le juge qui me citait ces exemples, reprochait avec force aux avocats d'exiger des prix énormes comme ils le font partout, et de prendre des \$100 pour des choses qu'ils auraient faites volontiers, il y a dix ans, pour \$5 ou \$10 au plus. »

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

Tout en monologuant ainsi, Fouché avait atteint la place d'Armes. La réception devait être alors dans tout son éclat. Les équipages, les chaises, les brouettes encombraient la cour Royale, la cour des Ministres et toute la partie de la place située en face des grilles du château.

Trois heures un quart sonnèrent à Saint-Louis. Fouché, pour éviter l'encombrement, suivit la façade des bâtiments des écuries, traversant ainsi la base de la place d'Armes. Comme il achevait de franchir l'avenue de Saint-Cloud, il se heurta contre un personnage, lequel sortait précisément des grandes écuries.

« Tiens! fit Fouché en s'arrêtant et en reconnaissant l'un de ses compagnons de voyage du matin, monsieur Marat, je crois? »

—Lui-même, répondit le chirurgien.

—Pardonnez-moi, monsieur, de vous arrêter ainsi, continua Fouché, mais puisque vous habitez Versailles, vous allez, je l'espère, pouvoir me rendre un service.

—Qu'est-ce donc?

—J'avais donné rendez-vous à deux de mes amis, MM. Danton et Saint-Just, avec lesquels nous avons fait route dans le carabas....

—Ah! celui qui allait voir Robespierre?

—Précisément. Je leur avais donné rendez-vous, dis-je, pour aller dîner avec eux, mais j'ai manqué l'heure, ils sont partis sans doute, et ne connaissant pas Versailles, je suis fort en peine pour trouver la maison que Danton m'a indiquée et dans laquelle il devait me conduire.

—Et cette maison est?...

—Celle de la mère Lefebvre.

—Oh! dit Marat, je la connais parfaitement. Je vais précisément de ce côté, et si vous voulez que nous fassions route ensemble?

—J'accepte avec empressement, dit Fouché.

Et les deux hommes se mirent aussitôt en route, se dirigeant vers la rue du Plessis.